

Osman ALTUNTAS

Date de l'entretien : lundi 11 décembre 2017

Lieu de l'entretien : Domicile, Artigues-près-Bordeaux 33370

Enquêteur : Hürizet Gunder

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

HÜRIZET GUNDER – Voulez-vous faire l'enquête en français ou en turc ?

OSMAN ALTUNTAS - Comme vous voulez. On peut faire les deux mais c'est mieux en turc.

Donc faisons-le en turc. Tout d'abord, vous allez nous parler de votre vie avant votre arrivée en France, ensuite de votre départ en Europe, en France et puis de votre vie actuelle de retraité.

Pouvez-vous nous parler de votre vie avant d'arriver en France ?

Avant d'arriver en France, j'étais un enfant de la campagne, je travaillais au village.

Que faisiez-vous ?

Mon père était un ancien immigré d'Allemagne ensuite il a acheté un grand tracteur à ses quatre frères et nous subvenions à nos besoins avec nos oncles paternels.

Étiez-vous le seul garçon de la famille ?

Non, nous étions trois garçons et quatre filles. Ensuite en 1966 je suis allé au service militaire.

Où avez-vous fait votre service militaire ?

Je l'ai fait à Gelibolu, en 68 j'ai terminé mon service militaire, en novembre [*Silence*]. Mon réel métier était footballeur.

Vous jouiez au foot ? En Turquie ?

Oui et au service militaire je jouais à Çanakkale... Évidemment revenant au village, mon père avait acheté ce tracteur pour ses frères et nous aussi nous étions là du coup la population de la famille a augmenté. Nous étions beaucoup. En 1966, 67 on m'avait fiancé. 68 est passée, 69 est passée. En 70 il y a eu mon mariage le 7 septembre.

Vous connaissiez votre femme ?

Oui, nous nous connaissions, nous étions parents. C'était la fille de la tante de ma mère, de la famille, elle habitait dans un autre village mais c'est moi qui me suis déplacé pour aller la voir à cette époque.

On vous a laissé la voir et c'est vous qui vous êtes décidé [*Rires*] ?

Oui c'est moi qui ai décidé puis en 70 à Kirsehir j'ai ouvert une boutique de « Pepsi Frullo » et nous avons une bonne situation économique. Lors de notre mariage nous avons reçu de l'or de grande valeur et nous l'avons utilisé pour acheter la boutique et l'autorisation de vente. Les camions Ford venaient tout juste de sortir du marché, à l'époque ils coûtaient 40 000 livres, j'en ai réglé les 20 000 et je devais recevoir le camion le 16 février. Le 14 février nous avons reçu mon père et mon oncle maternel et la chaîne s'est coupée là. Lui étant un ancien revenant d'Allemagne, il

connaît cette misère. Mon père m'a dit, « *Ça ne ressemble en rien à ici, si t'es un homme va en Europe et je verrai ce que tu vaux* ». J'ai dit, « *Pourquoi pas ?... allons-y* » [Silence]. Le 15 février j'ai pris mon passeport, j'ai laissé la boutique à un défunt ami. J'ai pris sur moi 15 000 livres, j'en ai donné 7 500 à mon cousin paternel et je me suis gardé le reste. À Kirsehir chez moi, j'avais mon fils.

Votre premier enfant ?

Oui et j'ai confié ma femme à des parents habitant à côté de chez nous. Je lui ai dit que j'y allais en touriste, que si je pouvais, pour devenir travailleur, sinon que je rentrerais. « *Reste ici toi* », je lui ai dit.

Donc vous n'aviez pas de promesse d'embauche ?

Non... non... c'était vraiment mon père qui avait mis de l'huile sur le feu et qui m'avait lancé ce défi. Et dans les années 70, vous pouvez devenir travailleur en Allemagne.

À cette époque vous viviez dans quel village ?

Au centre de Kirsehir. J'étais jeune 22, 23 ans. Ensuite nous avons pris la route. À Istanbul y avait « Bosphore tourizim », nous y étions quarante-deux personnes.

Lorsque vous êtes sorti de la maison comment vous étiez, qu'avez-vous pris et comment s'est passé votre voyage ?

J'avais laissé 6000, 7000 livres à mon épouse et lui avais dit de rester avec cet argent, que si ça ne suffisait pas, mon père viendrait la chercher pour aller au village et elle a dit oui. Elle ne me contredisait jamais. Elle n'était pas jalouse et était très conciliante. Bien-sûr en pleurant, je suis allé parler à la personne à qui j'avais confié mon épouse et lui ai dit, « *Madame Elif, je vous confie mon épouse* ». Évidemment tout le monde pleurait [Respiration]. Nous sommes montés dans le bus, nous sommes arrivés à Istanbul.

Vous l'avez obtenu où votre passeport ?

À Kirsehir. À l'arrivée, nous sommes allés à « Bosphore Tourizim ». À l'époque, 250 livres turques. Nous n'avions pas de sac et à la maison j'avais un trousseau de rasage et j'y avais mis toutes mes affaires. Endossant notre trousseau, nous sommes montés dans le bus, nous sommes sortis de Kapikule. Nous sommes sortis mais... notre interprète était de Mucur, une ville de Kirsehir qui nous a dit, « *Compatriote, peux-tu faire le nœud de notre cravate ?* ». Eux ne savaient pas le faire et moi ayant terminé le collège...

Ah oui votre école... vous avez terminé l'école primaire puis le collège ?

Oui j'ai terminé le collège. Alors nous sommes arrivés en Bulgarie et on nous a arrêtés sur une route pas très fréquentée. J'ai mis les cravates, personne ne savait les mettre. L'interprète, moi puis mon cousin paternel avons aidé pour serrer les cravates. Évidemment, certains avaient le col à l'envers en haut ou en bas. Nous sommes des villageois. Nous sommes arrivés à Yoksaver, nous nous sommes arrêtés dans un hôtel et y sommes restés la nuit, nous voyions l'Europe, tranquille, silencieuse, vide, les femmes travaillant dans des restaurants. À Kirsehir, nous ne savions pas que les femmes pouvaient travailler dans des restaurants. Nous avons mangé puis dormi et au lendemain matin nous avons repris la route et nous sommes arrivés à Munich à 11 heures du soir en passant par Stuttgart.

Vous êtes arrivés en Allemagne... Est-ce que sur la route vous avez eu des problèmes ?

Rien du tout, l'interprète nous faisait tamponner les passeports et c'est tout. Par contre, à l'entrée à Munich, nous nous étions arrêtés au bord d'une station de train. L'interprète dans le bus nous avait dit, « *Vous devez vous disperser comme des moineaux [Silence]... ne vous promenez pas à deux à trois* ». Bien-sûr à cette époque, il n'y avait pas de téléphone, pas d'adresse, rien. L'interprète nous avait dit d'aller

dans des endroits très fréquentés donc mon cousin et moi nous nous sommes dirigés vers les avenues principales. Et on sait que dans les coins tranquilles, la police peut vous embêter. Donc, on nous disait de ne pas s'éloigner des routes et voies principales. Nous y sommes donc allés. Ni hôtel, ni rien. Nous avons parcouru à peu près 500 mètres peut être 1 kilomètre. Rentré à Munich j'ai vu un homme ressemblant à un Turc qui chantait une chanson, très fort. Chez nous ce sont les femmes qui chantent cette chanson. J'ai dit à Ali que ça ressemblait au kurde. Il m'a dit, « *Qu'est-ce que tu racontes ?* » et il s'est approché de nous et je l'ai reconnu, il était du village d'un oncle, « *Mais que fais-tu là neveu ?* ». Je lui dis, « *Viens mon oncle que je t'embrasse* ». Lui vivait avec une allemande. [*Oncle et neveu sont des termes de respect. En Turquie les gens ne s'appellent pas directement par le prénom.*]. Il nous a enlacés et nous a amenés chez lui. Il nous a offert un café et lui pleurait et nous, nous pleurons. Il nous demandait des nouvelles de la patrie, du village et nous a dit qu'il était avec mon cousin maternel, Idris, et venait tout juste de la quitter. Et on lui a dit que l'on voulait voir Idris. Il est parti et aussitôt est revenu avec Idris qui est venu avec une voiture Opel. Il était lui-même interprète. C'était un bon homme. Il est décédé maintenant mais il était bon. Il m'a dit, « *Mais pourquoi es-tu venu ? Tu avais une bonne situation, un bon travail* ». Je lui ai dit « *Laisse tomber, c'est du passé et c'est resté en Turquie. Maintenant nous sommes ici* ». Il m'a dit « *D'accord* ». Et deux de mes cousins paternels étaient à Meinshein. Ils travaillaient dans une usine Mercedes et en plus nous comptions les retrouver. Le lendemain, il nous emmenait en voiture à côté de ses cousins qui habitaient dans un HLM de huit étages et l'un des deux nous a dit, « *On ne m'avait pas prévenu, pourquoi êtes-vous venus ?* ». Évidemment en entendant ça, nous avons froncé des sourcils. L'autre, il venait de perdre sa femme récemment, a dit, « *Ils sont là maintenant* ». A 30 kilomètres de Manhein, il m'a fait rentrer comme chauffeur dans une usine de pierre. C'est un bon métier. Une machine casse les pierres.

Où habitez-vous ?

Dans une « baraka ». À côté de l'usine, sur une colline. Le travail était très bien. Mon cousin venait tous les quinze jours et me disait que ce travail ne me convenait pas.

Je lui disais que c'était parfait jusqu'à ce que j'aie le statut de travailleur. Il me disait que non, qu'il allait me sortir de là. J'y ai travaillé trois mois puis vous dépensez l'argent gagné.

Entre temps, écriviez-vous des lettres à votre épouse ?

Non... non rien.

Vous ne lui envoyiez pas non plus d'argent ?

Pendant deux ans je n'ai rien pu envoyer. Ni argent, ni lettres. Ensuite, on a dit que les touristes devaient être envoyés en Autriche. Évidemment le téléphone arabe fonctionne.

Combien de temps êtes vous resté à Munich ?

Pas à Munich, à Habsbourg, pendant trois mois et demi, quatre mois. Là-bas, il y avait un bistrot très fréquenté par les Turcs et par les artistes turcs. Ayse San, Aliye Akkiliç. Ensuite, mon cousin m'a pris et nous a amenés à Innsbruck en Autriche, dans une gare. De toute façon l'endroit le plus fréquenté des Turcs c'est la gare car ils se donnent rendez-vous à la gare. Un de nos compatriotes était couturier, nous sommes restés quelques jours chez lui puis nous sommes allés le soir au bistrot. Mon cousin avait bu, en sortant la voiture il a frappé en avant puis en arrière et la police est arrivée. Ils nous ont dit, «*Que faites-vous ici ?* ». Ils ont vu qu'il était saoul, lui ont pris les clés des mains et l'ont amené au commissariat. Les policiers nous ont dit, «*Vous, vous pouvez partir* ». Mais où pouvions nous partir ? Ils nous ont dit, «*Partez !* » mais on ne pouvait pas partir. Nous nous sommes assis dans un bar et nous connaissions seulement un, deux, trois mots en allemand. Étant tous le temps deux, on disait, «*Zwei café* », deux cafés, et quand on était trois on disait, «*Drei café* ». On était deux et nous avons commandé trois cafés. Le garçon était Turc et il s'est dit, «*Mais que font-ils ?* ». Ils sont deux et veulent trois cafés. On a bu les cafés et le garçon nous a demandés pour qui était le troisième café. Je lui ai répondu que

l'on ne savait pas compter, que nous ne savions dire que trois. On a ri puis je suis reparti au commissariat et j'ai dit que je voulais voir un collègue, un ami. Idris, nous a dit d'appeler Ayse Sahan, il m'a dit de lui dire que l'on était au commissariat d'Innsbruck. J'ai appelé Ayse, je lui ai expliqué la situation et qu'Idriss était à l'intérieur. À 16 heures, il passait devant le juge. 1000 marks, une amende qu'il a payée et il nous a ramenés à Landerk. Nous y étions à peu près trois-cent cinquante touristes de toutes les nations.

Plus de quelles nationalités ?

Plus de gens de Konya, des Turcs. Trois-cent cinquante Turcs dans un foyer. La journée nous sommes, soit au travail, soit dans les rues, et la nuit nous sommes au foyer. L'hiver c'est une station de ski et le travail est saisonnier. On y restait éveillés très tard. Certains jouaient aux cartes, se créaient des réseaux, devenaient parfois passeurs. Nous étions regroupés avec ceux que l'on connaissait et Kurde Huseyin était aussi avec nous. Zolo nous a dit qu'ici il y avait une fille noire, fille de la chef du foyer et qu'elle transportait la nuit des touristes et qu'elle s'était arrangée avec la police, qu'ils diraient à la fille de me prêter une des voitures comme ça on pourra au moins manger avec cet argent. Je faisais monter quatre personnes dans la voiture, 100 marks par personne pour 20 kilomètres. Les touristes passaient et moi je revenais. Je donnais les 200 [marks] à la fille et gardais les 200 [marks] autres. Moi, Huseyin et Zolo pendant trois mois ensemble. Trois mois après, un homme se disant de Sivas, mais je pense qu'il était de Konya aussi, nous a dit qu'il allait faire passer des hommes en France. Donc moi, Hüseyin, Zolo et deux autres apatrides, « Si vous êtes travailleurs je vous prendrai, si vous ne l'êtes pas je vous laisserai ». Tous, sommes montés dans la voiture. Il n'avait pas de permis. Il y a une voiture mais on ne sait pas à qui elle appartient. Kurt Hüseyin a dit, « Osman, prends le volant ne donne à personne le volant ». J'ai dit, « D'accord ». Petit à petit en passant par la Belgique nous sommes arrivés en France.

Dans quelle ville ?

Lille, en 1971. Il a sorti de la boîte à gants une eau de cologne turque et s'en est versé. Le policier de la douane, en sentant l'odeur a fait, « Oh là... là... là... là... » et nous a fait le geste de passer puis nous sommes arrivés à Paris. Qui trouver à Paris ? Qui chercher? Nous sommes allés à l'hôtel de Bordeaux. Celui qui nous avait fait passer nous avait dit qu'il y avait une association à Bordeaux et que l'on pourrait communiquer grâce à cette association. Il y avait un président originaire de Yozgat qui lui, était venu dans les années 60. Il s'appelait Satilmis et un de ses amis d'enfance était un de nos compatriotes habitant un village voisin du nôtre. Ensuite il est devenu un membre de MHP, d'ailleurs il est devenu le bras droit. Il nous a nourris et a fait de Huseyin un garçon pour le salon de thé de l'association, « *Ce que vous gagnez, vous l'utilisez pour le sucre et le thé, ne nous donne rien c'est pour vous deux* ». La cigarette coutait 30 centimes de francs, la baguette 10 centimes à l'époque.

**Mais comment vous êtes-vous nourri en Allemagne, en Autriche et en France ?
Vous alliez au restaurant ? Vous adaptiez-vous?**

Non pas de restaurant en Allemagne. Nous avons poursuivi un curé pour lui demander une adresse et nous n'avions pas mangé depuis trois quatre jours. Oui, on jeûnait beaucoup. Il avançait et nous derrière lui nous avancions. Il s'est arrêté devant une église et nous a dit, « *Halte !* ». Stop en allemand. Un chien attaché à une chaîne attendait dans sa niche. Il a dit en montrant du doigt le chien, c'est la première fois que j'ai appris ce mot. À cet instant, « *Monsieur* » a-t-il dit, « *Ça c'est un chien. Ce chien mange, boit et dort, moi je suis comme lui je n'ai rien de plus, je ne fais rien de plus* ». Nous n'avions pas mangé depuis trois jours. Mon compatriote était dur et nous sommes allés à Uhrm où deux de nos compatriotes travaillaient dans une boulangerie. C'était minuit, le pain tout chaud venait de sortir et son odeur se sentait de loin. Nous voulions en acheter mais nous ne pouvions pas. Un de mes compatriotes, toujours en vie, me dis, « *Mais, comment as-tu mangé ce pain ?* ». Lorsqu'il a sorti la grille du pain, il en a lancé une vers nous sur la table. Nous étions deux, Hussein et moi. L'autre était parti et deux autres attendaient dans la voiture et puis nous leur avons fait passer du pain à eux aussi. Nous avons dormi la nuit dans

la voiture. Maintenant, arrivés à Paris, nos chaussures commençaient petit à petit à se déchirer. Nos vêtements aussi. Mon ami Hussein avait tout le temps les mains en mouvement et on voyait les voitures des ministres en marchant. Il rasait les murs mais là, il a touché une voiture, le chauffeur a dit, « Que faites-vous ? ». Nous sommes allés au parking de l'Odéon. Il y avait un self-service depuis tout juste un mois. Il y avait que des hommes et des femmes en costume-cravate, et tous les deux nous nous sommes mis dans la queue. Nous nous sommes servis et à la caisse nous faisons des gestes en disant que nous n'avions rien. Évidemment les hommes, par gentillesse nous payaient le repas puis nous allions nous installer. Les hommes ne viennent pas. Ce sont les femmes qui viennent. L'une d'entre-elles nous a dit, « *Nationalité, nationalité ?* ». Moi j'ai compris et j'ai mis mon passeport sur la table. Elle a regardé le passeport et a dit, « *Ah ils sont Turcs, de Capadocce* ». À l'époque la Capadocce était très importante. Nous avons mangé et nous sommes sortis. Hüseyin avait le bout des chaussures déchirées et en marchant il a pris la semelle à la main. Plus loin était assis un homme chauve mesurant 1,70 mètres à peu près. Il avait acheté une demi-baguette. Il avait une bouteille de vin de Bordeaux avec des verres en plastique et du fromage. Nous sommes allés à côté de lui. J'aurais dû lui parler en kurde et non en turc. Approchant de lui Hüseyin a dit, « *Mais qu'est-ce qu'il boit beaucoup !* » en turc. J'ai dit, « *Oui, il boit* ». Et nous avons continué notre route. 10 mètres plus loin l'homme fait, « *Cousin !* ». L'homme était Turc. Nous nous sommes excusés. Il nous a dit, « *Non... non ce n'est pas grave, asseyez-vous* ». Donc nous nous sommes assis, il nous a demandé si nous étions touristes. Nous avons dit, « *Oui* » et il nous a dit qu'il était le sous-préfet de Kusadasi, que son père était général et qu'il était en France pour faire un master dans l'armée. Qu'il ne fréquentait pas les associations. Il logeait dans le même hôtel que nous. Les hommes de ménage étaient des Portugais qui nous avaient expliqué que cet homme vivait dans notre hôtel. Dix, quinze jours se sont passés comme ça, à moitié repus ou le ventre vide puis les pieds nus à Paris puis très sale. Pour pouvoir dormir à l'hôtel avec Hüseyin nous faisons le ménage de l'hôtel. On n'était pas payés mais en contrepartie, nous avons un endroit où dormir. Au Guen Habib le sous-préfet nous a dit qu'il allait partir dans le 65 à Tarbes, que le préfet était en vacances et qu'il allait le remplacer. Il a dit qu'avec les lois françaises on peut devenir travailleurs et qu'il nous aiderait à

le devenir. Puis il est parti. C'était notre espoir. Deux semaines après, il a téléphoné à notre hôtel et a donné un plan au propriétaire de l'hôtel. On devait prendre le train de la gare de Lyon pour Bordeaux puis Agen jusqu'à Tarbes. Nous avons pris le papier mais il n'y avait pas d'argent. Nous sommes arrivés à Gare de Lyon, nous avons pris le train avec Hüseyin. J'ai dit à Hüseyin de rester à l'intérieur d'une toilette et moi dans une autre au cas où il y aurait eu des contrôleurs. Nous ne sommes pas sortis des toilettes. Puis nous avons vu Bordeaux. Moi avant, avec l'association, j'étais déjà venu à Bordeaux.

Vous êtes arrivés à Bordeaux ?

J'ai dit à Hüseyin qu'ici c'est Bordeaux, que j'étais déjà venu avec l'association. Nous sommes allés à Tarbes. La population de Tarbes ressemble beaucoup à la population de la Méditerranée, les Italiens, les Turcs. Ils se ressemblent beaucoup. « Monsieur... monsieur... monsieur... » C'était le seul mot que nous connaissions. Nous ne savions pas dire « comment ça va ? ». Mais nous utilisons beaucoup les gestes, donc nous avons montré le papier. Un monsieur a dit, « Ah! Préfecture ». Il nous a dit, « Viens... viens ». 500 mètres à peu près ? Porte en fer décorée comme de l'or, dans une rue principale. Des policiers partout. Nous avons montré nos passeports et on nous a dirigés en haut. La secrétaire était là-bas. Ils s'étaient tous fait passer le mot que deux Turcs étaient arrivés il y avait beaucoup de Turcs. Puis après... Ozgen n'était pas là, il était à Lourdes. Ils ont téléphoné je ne sais pas où et nous ont déposés dans un hôtel comme l'hôtel de Bordeaux au deuxième étage à Tarbes. Nous nous sommes douchés, rasés et nous nous sommes couchés. Le lendemain, nous avons pris notre petit-déjeuner et l'équipe de police est arrivée et nous a récupérés pour aller voir Ozgen. J'ai dit à Ozgen, « Es-tu préfet ici ? », il m'a dit, « Oui je suis préfet ». Ozgen s'entendait très bien avec un fermier, il avait des grosses machines pour l'agriculture que j'avais utilisées en Turquie pendant quatre ou cinq ans. Il m'a dit, « *J'ai besoin de toi en urgence, je vais t'amener auprès d'un homme qui a une moissonneuse-batteuse* ». Nous y sommes allés. Il nous avait préparé un barbecue. Nous avons mangé et l'agriculteur m'a pris et m'a amené au dépôt où il avait que de la farine et il m'a montré un livre. J'ai dit que je n'avais pas

besoin de livres. Je suis monté sur la moissonneuse-batteuse et lui derrière. Il a vu que la machine ne fonctionnait pas. J'ai dit à Ozgen que j'allais rester un mois avec lui si je deviens travailleur car j'étais à 15 kilomètres de Tarbes. J'y suis resté et j'ai travaillé un mois. Il allait me faire travailler mais Ozgen ne m'a pas ramené car il voulait que je travaille en ville. Ensuite un des Arméniens venant de Marseille qui était de Kayseri, un dénommé Isaac. Nous étions assis au café à Tarbes, j'ai demandé à Isaac s'il était de Kayseri. Il avait le même accent qu'eux. Il m'a demandé comment je le savais et m'a dit, « Je suis de Kayseri, ma fille travaille au Ford de Tarbes ». Nous lui avons demandé de nous trouver un patron, un travail. Il nous a dit qu'il connaissait un patron qui travaillait sur les routes. On lui a parlé et Ozgen aussi. Nous avons signé le contrat. Avec ce contrat nous avons eu le récépissé, la consultation médicale, mais à l'époque, en France pour voyager de région à région il fallait une autorisation de la police. Et plusieurs mois d'affilée, mon récépissé a été renouvelé. Entre-temps, Ozgen est reparti et s'est lié d'amitié avec Hussein. On se disait qu'il fallait aller voir le nouveau préfet. Entre-temps, nous avons appris 30 % du français dans les discothèques, dans les bars... Nous sommes allés à la Préfecture et avons frappé à sa porte. Il ne nous connaissait pas. Nous nous sommes serrés la main et je lui ai montré le récépissé. Ils ont parlé entre eux, ont regardé des documents puis ont appelé une femme. La femme a sorti un document dont la validité était dépassée d'un an. À l'époque ils donnaient 1 an, 1 an et 5 ans pendant 3 ans. Le nôtre n'avait plus de validité depuis un an.

Ils l'avaient préparé mais ne vous l'ont pas remis ?

Évidemment, si on ne lui met pas sur le bureau mais dans le tiroir, il ne va pas le voir... Il a pris le papier et l'a donné à la femme et lui a dit des choses. Nous, nous étions assis, ça n'a pas duré cinq minutes et la femme est revenue nous faire signer un document.

Nous sommes en 1972 ?

Année 72, au mois de mai le 22. Je m'en souviendrai toujours.

Donc vous avez eu votre titre de séjour en ayant le statut de travailleur ?

Là où on travaillait, à côté il y avait une discothèque où nous ne voulions pas entrer de peur que l'on nous confisque notre récépissé. Hüseyin avait dit, « *Dès que nous aurons nos papiers, la première chose que l'on fera ce sera venir ici* ». Le 22 mai, le soir j'ai dit à Hüseyin, « *Allons-y* ». Il m'a dit, « *Oui, pour qu'ils nous prennent nos papiers!* ». Cette fois-ci nous n'avons pas pu y aller de peur. Moi je préparais les repas, Hüseyin faisait la vaisselle. Un jour, je lui ai dit que nous n'avions plus de sauce tomate en tube. Je lui ai donné un tube vide pour qu'il aille chercher le même. Il m'a dit, « *Mais je ne suis pas aussi bête, vas-y toi... moi je vais chercher du dentifrice* ». J'ai éteint le feu et j'y suis allé moi-même. Nous ne nous séparions jamais. Nous avons été travailleurs ensemble.

Dans quoi avez-vous travaillé à Tarbes ?

Installation de canalisations souterraines. Le patron m'a amené à ma place et Hüseyin à côté d'un gros tube de gaz. Ayant le permis, on m'a placé en machine. Je transportais avec une machine. Nous mangions ensemble. Un jour, nous étions douze et devions manger dans le garage d'une personne, j'ai attendu et attendu Hüseyin. Nous avions du poisson et je l'ai attendu. Le chef était italien et nous a demandé de reprendre le travail. Je n'avais pas mangé et suis remonté sur ma machine. À 17h30, nous sommes rentrés à la maison. J'ai demandé à Hüseyin s'il avait mangé il m'a dit, « *Non* ». Il m'a demandé pourquoi je n'avais pas mangé j'ai répondu que je ne pouvais pas manger sans lui.

Vous n'êtes toujours pas allé en Turquie ?

La Turquie n'était dans l'esprit de personne. On gagnait 450 € chacun. Pour Hüseyin, j'étais comme un père. Hüseyin me donnait son argent et on le dépensait ensemble. Manger, se promener ensemble, nous ne pensions pas aux vacances. Moi, lorsque je venais à Bordeaux... je vous avais dit que j'étais déjà venu à Bordeaux, j'avais emprunté une voiture à un ami et je suis venu à Bordeaux. J'ai discuté avec le chef

du personnel en lui disant que j'avais eu mon titre de séjour, que l'emploi de Tarbes ne payait pas beaucoup et que je voulais travailler à Bordeaux. Il m'a dit de lui laisser mes papiers et qu'il essaierait de prendre une autorisation auprès d'un officier du Bouscat car il y avait un changement de région. Je lui ai laissé mes papiers et je suis retourné sans papiers à Tarbes. Hüseyin m'a demandé ce que j'avais fait et je lui ai répondu que j'avais laissé mes papiers et que j'en savais pas plus. Mardi, mercredi, nous avons travaillé et jeudi le facteur nous a remis nos papiers. Il y avait l'autorisation. Le soir, j'ai dit au patron que je voulais arrêter. Il m'a dit pourquoi il donnait 6,50 au chauffeur et qu'à moi il donnait 4,50, parce que j'étais Turc. Je lui ai dit que s'il ne m'augmentait pas je partirais et il m'a dit, « *Où vas-tu partir ?* ». J'ai dit, « *À Bordeaux* ». Il m'a dit que je ne trouverai pas de travail à Bordeaux et que j'aurais beaucoup de mal. La secrétaire m'avait préparé ma sortie. J'ai pris le document et 700 francs et Céline est restée. Je suis sorti et le dimanche soir, je suis arrivé à Bordeaux et j'ai commencé à travailler le lundi. Je suis allé au Bouscat pour un examen de grue. Lorsque le conducteur de grue était là je transportais le fer et quand il n'était pas là je le remplaçais en bas. Il y avait soixante à soixante-dix personnes. Certains étaient ferrailleurs et d'autres étaient ouvriers. Nous étions trois Turcs, Konyal, Mehmet Hoca, le père de Kadir Turkoglu puis le frère d'Arif Bekir puis Yussuf. Deux d'Antep et un de Konya. Nous dormions dans une baraka, nous allions à pieds à Bordeaux et revenions à pieds de Bruges à Bordeaux. C'était une grande et belle ville. Notre secrétaire a ensuite travaillé à Ford. Ford était tout récent en 72. J'ai travaillé un mois comme ça et Hüseyin m'envoyait très souvent des courriers. J'en avais un le matin et un le soir, « *Qu'as-tu fait pour mon travail ?* ». J'avais ses papiers. Je suis allé au commissariat du Bouscat avec le chef pour demander un travail à Hüseyin. L'officier a accepté et a tamponné. J'ai envoyé les papiers à Céline et il est venu le samedi. Il était à côté de moi, il y avait aussi un certain Mustan Dirik à notre usine qui lui venait d'Angoulême et le chef m'a demandé si on le prenait j'ai dit, « *Oui pourquoi pas ?* ». Et tous les deux ont pointé. Nous allions au café des Italiens en face du Grand Théâtre. Il y a un café et les Italiens nous aimaient beaucoup. Je venais d'acheter ma première voiture. Notre secrétaire m'avait recommandé pour Ford en mars 1974. Entre-temps Hüseyin est allé en

vacances en Turquie. C'est avec l'argent du Bouscat qu'Hüseyin a pu partir en vacances.

Vous vous n'y êtes pas allé mais Hüseyin si ?

Nous sommes du même village. Il est rentré avec des nouvelles de la famille.

Aviez-vous envoyé des choses à votre famille ?

Non je n'ai rien envoyé. Entre-temps je suis rentré à Ford. À Eysines, il y avait les foyers Sonacotra. J'y suis resté deux mois, ensuite je suis resté au Sonacotra de l'avenue Thiers. Ensuite j'ai dit que je voulais faire venir mes enfants. Ford payait bien, 650 de salaire. Le travail était bien. Ensuite je suis parti en vacances en voiture pour la première fois.

Qu'avez-vous amené ?

Un peu de tout je ne m'en souviens plus. Arrivé là-bas, ma grande fille criait, « *Papa est arrivé ! Papa est arrivé !* ». Je l'ai prise par la main et là elle a dit, « *Non, lui c'est le fils de ma grand-mère. Qu'il aille chez elle* ». Elle ne me reconnaissait pas. Mon oncle paternel avait un coq qui courait derrière les enfants et j'ai jeté mon passeport sur le coq et mon oncle m'a dit, « *Tu n'as pas honte ?* ». Je lui ai dit que le coq embêtait les enfants. En revenant en France, les demandes HLM à l'époque se faisait au Lac.

Donc vous êtes rentré seul. Comment se sont passées vos retrouvailles?

À l'époque nous ne montrions pas nos sentiments et ma femme s'était cachée derrière le berceau. Devant les aînés nous ne pouvions pas montrer notre joie. Ensuite à mon retour en France, j'ai envoyé Hüseyin avec ma voiture et d'ailleurs il a eu un souci au retour, mais finalement il a pu rentrer en voiture avec sa famille. Ma femme et mes enfants étaient déjà là. Nous avons loué des logements voisins et l'avons meublé petit à petit. Un petit clic clac récupéré que j'ai repeint, j'avais

emmené des couvertures et des coussins de Turquie, les enfants y dormaient mais il n'y avait pas beaucoup de magasins du genre de Conforama. Nous avons commencé à économiser après l'arrivée de ma femme, en avril 1975 le 11 avec deux enfants. J'y suis allé en 1974 et le deuxième avait 8 mois. Les enfants sont arrivés. Ma femme ne parlait pas le français. Nous avons loué un appartement à Carriet [*Quartier*]. Nous avions le boulanger qui venait devant l'immeuble. Le pain était à 30 centimes et nous donnions un billet de cent et il nous rendait la monnaie et il me disait, « *Votre femme n'a que des billets de 100 francs* ». Évidemment elle ne connaissait pas les chiffres et je lui disais de prendre son argent dans les 100 francs. Puis Ibrahim a amené ses enfants... peut-être avant moi Ibrahim de Coran.

Il y a eu des embauches à Ford et j'ai voulu qu'Hüseyin entre. On l'a accepté et le vendredi suivant on m'a dit qu'il n'était pas là. Il m'a appelé de Paris. Le samedi, il ne savait pas pour son embauche alors il a pris le train et il est venu à bordeaux et a commencé ainsi à Ford.

Combien de temps avez-vous travaillé à Ford ?

Trente-trois ans et demi.

Vous êtes retraité de Ford ?

Oui

Comment vous êtes-vous intégré et adapté à cette vie professionnelle ?

Très souvent je servais d'interprète pour les nouveaux arrivants à Ford. À l'époque il n'y avait pas Hakim l'interprète. Il y avait aussi le libraire Ibrahim et nous n'avions pas de contrepartie. La femme d'Ibrahim me connaissait, elle travaillait et m'appelait à Ford pour un besoin en interprétariat. Ibrahim Yildiz avait des difficultés à traduire en turc, son épouse nous appelait. Hüseyin et moi, c'est pour ça que l'on était dans deux endroits différents. On traduisait pour tout le monde, peu importe. Et on continue.

Lorsque vous travailliez, ne vous êtes-vous pas dit que vous devriez apprendre le français et aller en formation ?

Non je n'en éprouvais pas le besoin car je maîtrisais très bien la langue de la rue et la langue du travail. Nous faisons des stages au travail. Certains les faisaient à l'écrit, moi à l'oral.

À la maison, il y avait les enfants ?

Ma femme et les enfants. J'embauchais à 6 du matin.

Qui gérait le café ?

J'avais pris un congé d'un an et je gérais mon café ensuite j'ai renouvelé mon congé et j'ai fermé puis je suis retourné à Ford.

Où aviez-vous ouvert ce café ?

Rue de la Fusterie à Bordeaux. 2 rue de Fusterie. Ensuite les Spatari ont pris le café en face.

À cette période vous faites désormais partie d'une communauté. Connaissez-vous les Turcs ?

Oui, oui nous nous retrouvions.

Pouvez-vous nous parler du café en pierre, nom qu'ils ont donné à un café ?

Lorsque je suis arrivé à Bordeaux, nous étions trois Turcs. On connaissait le Grand Théâtre, la Place des Quinconces, on se rejoignait là-bas. Je leur ai demandé pourquoi on se regroupait ici alors qu'il y avait un café en face. Nous y sommes

rentrés et on a continué. Puis de ce café nous avons commencé à fréquenter celui des Italiens car il y avait des tables de ping-pong. J'ai retrouvé Hüseyin là-bas.

Lorsque vous vous y retrouviez le week-end, comment vous accueillait propriétaire ?

Le propriétaire était très bien. Pendant trois ans, il a couru derrière moi pour me vendre son café mais moi j'ai refusé. Il avait une fille. Il me disait, « *Je vais mourir que va devenir mon café ?* ». Je devais envoyer de l'argent par la poste. Il m'a suivi jusqu'à la poste.

Avez-vous des biens en Turquie ?

Oui grâce à Dieu nous avons des appartements, un champ, une machine pour le champ. Lorsque j'y vais en vacances, je passe beaucoup de temps au champ. Nous allons au village. Si je n'avais rien à faire au village, je deviendrais fou. Je ne peux pas rester à rien faire.

Combien d'enfants avez-vous ?

Six enfants. Nous avons 18 petits-enfants. Des belles filles, un gendre, un arrière-petit-fils.

Comment sont vos relations ?

Très bonnes.

Quand avez-vous acheté votre maison en France ?

En 1985, c'était une construction.

Votre objectif était d'être propriétaire ?

J'étais persuadé que nous ne quitterions plus ce pays. Nous venions de là-bas et nous avons vraiment une bonne situation là-bas mais pas mieux qu'ici. J'avais du travail mais tout le monde n'en n'avait pas. Les habitants d'un village ont un lien très fort avec leurs familles. Nous travaillons pour cette grande famille. Nous gagnons de l'argent et l'envoyons en Turquie. Lorsque nous y allions aussi nous en donnions. Les Français ont fait beaucoup mais n'ont pas réussi. À une époque, on nous disait de ne pas envoyer d'argent et ils ont rendu cette démarche difficile. Mais nous avons trouvé le moyen de le faire. Nous avons travaillé, payé nos charges, payé nos impôts sans tricher. Un jour, j'ai été appelé à la Préfecture. On m'a dit, « *Les Turcs vendent de la drogue* ». Je leur ai dit que c'était impossible, que les Turcs ne faisaient pas ce genre de chose. Le directeur-adjoint m'a dit, « *Je peux t'amener la personne* ». Je lui ai dit, « *Non pas lui, mais celui qui lui a dit de le faire* ». Je lui ai dit, « *Si toi tu allais à Istanbul, pourrais-tu vendre de l'héroïne tout seul ? Où vas-tu trouver, où vas-tu vendre ? Il y a bien quelqu'un qui va venir te trouver pour pouvoir vendre...* ». Dans toutes les réunions, j'ai toujours défendu les Turcs. En 1990, lorsque les Roumains sont venus, nous avons entendu le nom des Turcs au commissariat de police et autres. Pourquoi ? Parce que les Roumains savent parler le turc. Ils ne sont pas Turcs. S'ils étaient Turcs, ils seraient logés chez des Turcs, ils auraient des liens avec des Turcs. L'arrivée des Roumains a entaché la réputation des Turcs.

Donc acheter votre maison c'était avoir un autre cadre de vie ?

Oui je m'ennuyais dans l'HLM, nous sommes enfants de campagne. Nous sommes habitués à la liberté. À Carriet, nous avons une voisine au-dessus qui était couturière, elle travaillait chez elle. Moi, je travaillais la nuit et je devais dormir la journée. Un jour, je n'oublierai jamais, j'ai pris tous les enfants et je suis monté chez elle. Je lui ai dit que ses enfants restent avec toi. Moi je travaille la nuit toi tu travailles la nuit, et la journée il faut dormir et toi la machine, la nuit, la journée, la nuit, la journée. Du coup, elle s'est excusée. Le lendemain... avant dans les HLM le ménage se faisait à tour de rôle. Ma femme était à l'hôpital. Les voisines me disaient que c'était à notre tour de faire le ménage. J'ai dit, « *Ma femme est à l'hôpital* ». Puis

j'ai accepté. De haut en bas, j'ai fait le ménage. Au rez-de-chaussée, j'ai posé les balais en diagonale. Le sol était mouillé. Je suis remonté au balcon et j'ai vu Coste.

Monsieur Lacoste ? L'agent de mairie ?

Je lui ai dit, « *Ça va Coste ?* ». Il m'a dit, « *Je voudrais quelque chose mais j'ai peur* ». J'ai dit, « *Peur de quoi ?* ». Il m'a dit, « *Des balais* ». J'ai dit, « *Ah... ça c'est dangereux. Ma femme est à l'hôpital et on m'a demandé de faire le ménage* ». J'ai dit, « *Personne ne peut rentrer tant que ce n'est pas sec* ». Ils ont attendu deux heures et lorsque ça a séché, j'ai essuyé. Il y a plein de choses qu'on ne savait pas et qu'on a appris. Par exemple, les gitans payaient un franc les Turcs pour passer les communications téléphoniques et on a dit que c'était les Turcs. Des exemples comme celui-là il y en a plein.

Vous vous entendiez bien avec vos voisins ?

Au début ça a été très compliqué avec les voisins. Il y avait personne et puis ça s'est peuplé petit à petit. Maintenant ça va bien. On se salue, pas de problème.

Vos enfants ont étudié et sont partis de la maison ?

Oui, ils ont fait des études, se sont mariés, tous de Turquie et ils travaillent.

Vous avez fait les mariages ici ?

Oui... il y a eu un mariage ici, puis un mariage là-bas. Les nuits du henné se faisaient comme un mariage. Ils ont tous eu lieu à l'espace du Lac car les invités étaient nombreux.

Comment étaient vos relations avec vos collègues ?

Très bonnes. Si je revenais au monde, je voudrais travailler avec les Français. Parfois, je dis, « *Enterrez-moi derrière, il y a un cimetière pour musulmans* ». Les Français ne connaissent pas la fonderie, les mensonges, vous leur offrez un café, le jour même il vous ouvre leur cœur, il n'y a pas de mauvais. Nous sommes depuis tant d'années en France et nous avons toujours été droits. Personne ne m'a demandé pourquoi je faisais le ramadan. Pendant le mois du ramadan je travaillais la nuit. À l'époque, le maire était monsieur Bellot, nous sommes allés le voir en lui disant que nous avions une religion, une croyance qu'il nous fallait une mosquée, un endroit où l'on pourrait prier. Il a dit, « *D'accord* ». À Cenon, il y a le bureau des curés. Il a demandé au curé de nettoyer le bas pour que les Turcs puissent prier et ils l'ont nettoyé. J'ai fait moi-même l'autel de l'imam, installé des tapis, nettoyé... Il y avait Ibrahim Hoca puis Recep Hoca. Nous avons vécu tout ça. Nous ne faisons pas d'efforts extraordinaires, nous faisons comme on pouvait. Fathi, lui, se démenait beaucoup, il allait jusqu'au bout. Nous, nous ne faisons pas autant de démarches. Fathi avait quelque chose dans la tête et pour y arriver, il cherchait. Nous sommes allés au consulat à Marseille pour demander un enseignant en turc. Il y avait le consul (...) les Portugais l'ont abattu. Nous y sommes allés et Fathi est monté avec d'autres. Mihcioğlu le consul était quelqu'un de très discipliné, il a regardé vers le bas et a dit, « *Pourquoi vous vous ne montez pas, n'êtes-vous pas venu de Bordeaux ?* ». Puis nous avons eu l'accord pour l'enseignant.

Votre vie associative ?

Je voulais vraiment m'investir dans une association. C'est très bien d'avoir une vie associative.

Avez-vous adhéré à l'une d'elles ?

Non, mais ma parole compte dans les associations. Par exemple, le fonds funèbre est né suite à la mort d'un membre d'une famille. Nous sommes allés à Marseille, nous avons exposé la situation. Ils nous ont dit qu'ils pouvaient nous donner des statuts et que nous devions rassembler mille personnes. De Pau, d'Angoulême, nous

avons rassemblé les mille personnes... cent cinquante francs l'adhésion. Puis les familles ont augmenté et Terrasson a ouvert son fonds funèbre, Pau aussi, Angoulême aussi. Moi, je ne me suis jamais intéressé à la fonction de président mais tous me l'ont proposé. Il me demandait tous des conseils. J'ai parlé avec la mairie et avant j'avais demandé mille francs des familles. Moi j'ai donné trois-mille cinq cents francs. Nous avons ensuite réussi à avoir un lieu de prière. Maintenant nous avons un bel endroit, proche du tram.

Vous avez aidé mais vous n'avez pas intégré le bureau ?

Je proposais puis je suis rentré au fonds funèbre par défi. À l'époque, monsieur Duvara était président et il y avait Semistan. Je n'acceptais pas certains de leurs propos alors j'ai proposé ma candidature. Les Karsli m'ont soutenu ensuite il y a eu des mésententes puis j'ai laissé ma place à Murat.

Vous êtes retraité. Quand est-ce que vous l'avez été ?

En 2006. Nous n'y pensions pas du tout. J'avais une visite médicale à l'usine. Nous avons un docteur, qui me disait que l'on avait donné beaucoup d'argent pour la retraite. Je lui ai demandé combien. Il m'a dit, « *Deux cents soixante mille euros* ». « *Et après, qu'est-ce que je ferais ?* », il m'a dit, « *Ce que tu veux* ». J'y suis allé et j'ai signé ma demande de sortie.

Est-ce une préretraite?

Non, non une retraite. Je suis sorti, il y avait Samsulu Ahmet Kurt et j'ai dit, « *Mon dieu !... j'ai travaillé jusqu'à 60 ans et permets-moi de vivre avec cette retraite trente ans de plus* ». Il m'a dit, « *Trente ans, pas trente et un !* ». Nous avons ri.

En arrivant à la maison, ma femme n'a pas vraiment compris pourquoi j'en étais sorti. Je lui ai dit que j'en étais sorti avec 1200 euros et 670 euros de bénéfice donc j'en suis sorti avec 1870 € par mois.

Vous vivez plutôt bien ?

Oui, nous vivons bien, même très bien. En 2006, je suis allé en vacances dans les montagnes de la Grèce, elle, elle dormait moi aussi j'avais sommeil. Je lui ai dit, « Lève-toi ! » avec un ton pressant. Elle s'est levée d'un coup. Je lui ai demandé si dans sa famille il y avait des personnes qui étaient allées à la Mecque. Elle m'a dit, « *Et dans ta famille ?* ». « *Mon père y est parti* », je lui ai dit, « *Et si on y allait cette année ?* ». Elle m'a dit, « *Oh oui !... on pourrait y aller* ». Elle m'a dit, « *Mais pourras-tu te priver du café et des jeux ? Tu bois...* ». J'ai arrêté tout ça trois jours avant le départ. Donc nous avons fait tout ça, nous sommes aussi allés à la Mecque.

Avez-vous des regrets de l'avoir fait ?

Non, non, si c'était à refaire, je ferais les mêmes choses, dans les mêmes conditions. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup, ici et en Turquie.

Vous être retraité aussi en Turquie ?

Je prenais quinze jours de maladie et j'allais faire les vendanges. Et puis nous avons beaucoup de touristes.

Je disais à Keude Hüseyin qu'il était le père des Kurdes et qu'il avait ouvert sa porte à tout le monde. Pouvons-nous dire la même chose de vous ? Que vous avez ouvert votre porte aux pauvres, aux touristes ?

En 80, 90 j'ai fait en sorte que deux groupes deviennent travailleurs. Dans l'un il y avait quatre-vingt-dix personnes, dans l'autre soixante-dix, tous des Turcs. J'avais un poids la préfecture. Du temps de Mitterrand, il leur fallait juste trouver du travail. On leur a trouvé du travail, on leur a fait signer les contrats et on les a envoyés en préfecture ils sont tous devenus travailleurs. Des gens de ville, de ville, de ville. Il y avait une certaine madame nom de famille qui me disait encore vous.

Vous aviez une bonne relation avec la préfecture ?

Oui une très bonne relation.

Et c'est toujours le cas ?

Oui toujours le cas. J'ai de très bonnes relations avec tout le monde, la police et celle de Lormont aussi. Moi, je ne sais pas mentir. Un jour nous avons été convoqués pour une affaire avec Hüseyin. Il n'aimait pas bien la préfecture. Lorsqu'il y a la vérité, il ne sert à rien de mentir. La vérité est que cette personne est là, que Mitterrand a autorisé sa régularisation, qu'elle travaille. Beaucoup de personnes de notre famille avaient un repas donné par Esma et l'autre par moi. Il y avait beaucoup de bruits, les enfants pleuraient... Ainsi se sont passés les journées. Petit à petit, je me suis retiré des traductions et du réseau car parfois ça pouvait mal se passer. Les gens venaient, devenaient travailleurs puis faisaient venir leurs famille mais des conflits apparaissaient et alors ils faisaient des reproches à tout le monde. Évidemment cela me dérangeait. Parfois il faut savoir arrêter.

Vous êtes retraité de Turquie. Pourquoi avoir décidé de rester en France ?

Ma fille... J'ai 71 ans point je suis arrivé à 23 ans. Moi, j'ai la culture turque, la culture kurde. Toutes les deux je les ai enterrées lorsque j'ai traversé la frontière et j'ai appris de nouvelles cultures. Ici, on ne me traque pas... pas un jour, ni pour ma culture ni pour ma croyance, ni pour ma langue, ni pour mon drapeau. On n'est jamais venu me dire quoi que ce soit. Lorsque je vais dans des lieux officiels on se lève toujours. Mais en Turquie ce n'est pas comme ça. Puis, si j'étais un oiseau je laisserais mon oisillon voler tout seul. Nous sommes humains et avons des enfants. Il nous est impossible d'aller en Turquie en laissant derrière nous les enfants. Je souhaite que mon corps soit enterré ici. C'est mon opinion personnelle. Jusqu'à il y a deux ans les gens d'Istanbul faisaient rapatrier leur corps au village. Maintenant ils disent, « *Non je laisse pas le corps de mon père... je travaille ici, je vis ici* ».

Nous avons une voisine syrienne, Fatma. Je lui ai dit, « *Entends-toi bien avec ta voisine* ». Elle m'a dit, « Mais que racontes-tu ? Elle est syrienne. » Je lui ai dit, « *Regarde, ton petit-fils et sa petite fille vont à l'école ensemble. Si demain ils se marient ?* ». C'est le même système que les immigrés d'ici. On a toujours dit, « *De Turquie, de Turquie, de Turquie* ». Je suis ici depuis quarante-sept ans, mon enfant sait-il maîtriser le turc ? Nous mourrions de faim en Turquie. Nous sommes naïfs et facilement influençable. En Turquie, je n'ai pas l'habitude d'aller au café... évidemment je ne quitterais pas la Turquie définitivement. Pourquoi je la quitterais ? Et puis j'ai de la chance, je pourrai percevoir une retraite de Turquie. J'ai quand même donné ma jeunesse ici.

Comment avez-vous eu votre nationalité française ?

Pour avoir des droits plus complets à la retraite sinon pourquoi ? C'est tout.

Allez-vous souvent en Turquie ?

Parfois j'y allais trois fois par an, parfois cinq, mais j'y allais tous les ans.

Comment se passaient vos vacances en Turquie ? Vos parents sont-ils en vie ?

Non, ma mère est décédée, mon père aussi. Mon frère est décédé ici. Nous n'avons plus beaucoup d'échanges. Lorsque les parents décèdent, le dialogue file. Ce n'est pas comme ici. Par exemple, moi, parfois je fais ma prière de midi, parfois je ne la fais pas. Parfois je vais à la mosquée et puis on rentre entre amis au café. Je n'ai pas le même environnement en Turquie qu'en France.

Concernant la santé, avez-vous eu des problèmes de santé en Turquie ?

Je suis retraité du bac dure en Turquie. Nous avons un remboursement direct. J'ai racheté toute ma part 48900 livres turques en 3600 jours, puis il y a eu le décès de mon frère et j'ai dû payer 14000 livres de plus.

Quand vous allez en Turquie, combien de temps restez-vous ?

8 mois, 7 mois tout dépend. Si on a des soucis par exemple, des soucis dentaires, nous y allons c'est plus avantageux. Évidemment quand c'est cher cela nous énerve mais bon...

Si vous deviez revenir en France, le feriez-vous ?

Oui je le referais.

Qu'est-ce que la France vous a apporté ?

La France m'a donné de la culture, la vie, le travail, de l'argent, ma retraite.

Et vous ? Qu'avez-vous apporté à la France ?

Beaucoup de choses. J'ai donné ma force, ma puissance, mes rêves... j'ai donné entre quatre cents et cinq cents personnes à l'usine. On appelait le Turc et on disait, « *Fais le parler pour que l'on rit un peu !* ». J'ai donné à la France et la France m'a donné. Je n'ai pas appris à mentir.

Avez-vous une anecdote à nous raconter ? Quelque chose qui vous a marqué, au travail ou dans le privé avec des amis ou autres ?

L'accident de mon fils à Séville m'a beaucoup marqué. On en parle souvent avec ma femme. Nous avons été tellement de personnes, nous avons fait une erreur. Il m'est arrivé de payer deux mois de loyer sans être remboursé. Cet accident nous a énormément marqués, encore aujourd'hui.

Quel âge avait-il ?

Il avait 16 ans et tout Bordeaux a compati. On nous a aidés à rester debout. Un jour, il devait se réveiller et a dû avoir un second choc. Ils voulaient voir ses grands-parents. J'ai donné les noms au consul. Ils sont venus. Nous sommes venus en minibus. Murat était en fauteuil roulant depuis sept mois et il y avait marqué, « À vendre » sur le fauteuil pour le pousser à marcher. Il m'a dit, « *Papa, ils veulent vendre mon fauteuil, c'est ma vie le fauteuil. Je me déplace grâce à ça* ». Et il a volé du sucre devant la machine à café, l'a mangé et en avait sur lui. Le docteur m'a dit, « *Altuntas, il y a un voleur ici qui mange du sucre* ». J'ai dit à mon fils, « *Tu en as mangé et en plus tu t'en ai renversé dessus* ». Je lui ai demandé de le vendre, « *Toi ne t'inquiète pas* ». Le médecin m'avait demandé de revenir sur son accident, si j'étais au courant. Il y avait le mariage de Hamo un de nos compatriotes. Je lui ai dit, « *Viens dehors. Regarde-toi, tu descends par ici et nous par-là* ». Nous avons parlé et puis je lui ai dit, « *Si ton grand-père et ta grand-mère étaient là, que ferais-tu ?* ». Il m'a dit, « *Qu'est-ce que je vais faire ? Mon oncle est mort et sa femme n'est même pas venue me voir* ». Je l'ai un peu énervé puis mon père a ouvert la porte. Ma mère l'a aidé à se relever. Il a vu son grand-père et sa grand-mère. Il a poussé le fauteuil et il a descendu l'escalier comme un serpent. Le docteur pleure, moi, je pleure et ils se sont enlacés. Mon père a dit à mon fils de dire au docteur qu'il allait rester ici. Il lui a offert du raki. Mon père est resté trois mois. Voilà comment il a vécu le deuxième choc. Cela ne sort pas de nos esprits. Que le bon Dieu ne prive personne de ses enfants. Qu'ils soient pauvres ou riches.

A-t-il des séquelles ?

Oui aux pieds, aux bras.

Nous vous remercions beaucoup. Voulez-vous ajouter quelque chose ?

J'aurais préféré que notre maison brûle au lieu de vivre l'accident de notre fils.